

Estelle Tharreau

Extrait de

*Le Dernier festin  
des vaincus*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2023, Tournada Éditions

## PROLOGUE

Comme une goutte d'eau éclatant en dizaines de particules, le troupeau de caribous se dispersa au son des fusils qui punctuaient le décompte final du dernier jour de l'année. En ce soir de réveillon, partout, les voix des hommes scandèrent les dernières secondes ; de la cabane de chasseurs en bordure du lac gelé d'où le troupeau s'enfuyait jusqu'à la ville forestière de Pointe-Cartier et à la réserve indienne de Meshkanau.

\*

Naomi Shehaan l'avait vu. Elle avait senti sa présence aussi fortement que lorsqu'il collait sa peau contre la sienne. Elle avait éprouvé les mêmes sensations de terreur et de dégoût malgré les mètres qui les séparaient dans la salle des fêtes où la communauté innue<sup>1</sup> festoyait. Mais à l'instant où le troupeau de caribous se débanda sur le lac et que les voix exultèrent, une traînée de son sang scarifia son visage.

Elle ne ralentit pas. Elle poursuivit sa fuite sur cette route qui balafrait la forêt entre la réserve et la ville de Pointe-Cartier.

---

<sup>1</sup> Les Innus sont un peuple autochtone vivant dans les régions subarctiques et boréales du Québec et du Labrador.

Seule, dans le silence de l'hiver, quand les rares traces de vie étaient étouffées par la neige.

Seule, dans le froid glacial et la noirceur de la nuit où agonisait un dernier quartier de lune.

\*

Dans l'affolement, le jeune mâle caribou avait pris une mauvaise direction. Il n'avait pas retrouvé son troupeau qui n'avait pas pu l'attendre. Malgré l'abondance de ces sous-bois, rares étaient ceux de son espèce qui s'y aventuraient, car ils craignaient moins les crocs des loups que les fusils des hommes. Il flaira l'air glacial. Il gratta un peu la couche de neige devenue trop épaisse pour atteindre les lichens. Désormais seul, il devrait se contenter de ceux accrochés sur les troncs au risque d'avancer trop près des cabanes de chasse des hommes.

Soudain, il se figea. Dans ses yeux obscurs et brillants se reflétèrent des lumières. Ses oreilles frétilèrent au son des moteurs. Ses nasaux soufflèrent bruyamment, incommodés par les effluves d'essence. Des hommes poussèrent des cris stridents avant de disparaître dans de gros 4 × 4 qui empuantissaient l'air. Les véhicules roulèrent et disparurent un par un dans la nuit jusqu'à ce que le calme revînt tout comme la noirceur du ciel et l'odeur du lichen dans le froid polaire.

\*

À présent, Naomi gisait au milieu du vaste lac gelé. Les os rompus, elle n'avait plus la force de se traîner. Son corps avait creusé un long sillon qu'allait bientôt combler la neige qui s'abattait en rafales.

Elle entendit un piétinement et un grognement qui se rapprochaient. La moindre respiration lui brûlait la

poitrine et faisait couler son sang au coin de ses lèvres. Sur sa joue, elle sentit le velours des cors et le souffle chaud du jeune mâle caribou. L'animal vénéré par son peuple venait à elle comme dans un rêve, comme dans les récits qui avaient forgé les croyances de ses ancêtres.

Mais, rapidement, il s'éloigna, bien avant qu'elle n'entendît le claquement métallique d'un fusil qu'on arme. Elle vit des semelles de bottes. Ses ongles s'y plantèrent, s'y accrochèrent pour implorer pitié.

Le caribou avait reculé, mais n'était pas parti. Il faisait face à l'humain dressé au milieu de cette vaste étendue blanche sous un ciel d'encre.

Tandis que la neige commençait à recouvrir le corps supplicié de Naomi, le visage de l'homme se grava dans les yeux noirs et fixes de l'animal.

## **PREMIÈRE PARTIE**

### **LA DISPARITION**

# 1

La capitale était semblable à tant d'autres grandes villes ; hérissée de tours en béton, chic et historique pour les plus fortunés, standard et morne pour la majorité, décrépite et glauque pour les indésirables.

Loin de leur terre sauvage et esseulée du Nord, Philippe Murdock et William Lemay cheminaient côte à côte dans les rues agitées où chacun se pressait sans se voir dans le froid glacial. Silencieux, ils s'éloignaient de leur hôtel. Ils avaient été surpris par cette invitation à passer un réveillon prestigieux avec quelques ministres. Ils avaient vite déchanté lorsque l'un d'entre eux leur avait murmuré qu'il confirmerait, dès le lendemain, le lancement d'un projet qui allait bouleverser la vie de la réserve indienne de Meshkanau, dont Murdock était chef de bande<sup>1</sup>, et de la ville de Pointe-Cartier dans laquelle Lemay était maire.

Deux chefs pour un programme économique emblématique : une scierie gigantesque desservie par une autoroute. Le bois de construction et les granules étaient

---

<sup>1</sup> Les conseils de bande sont composés d'un chef et de conseillers élus par les membres de la communauté. Ils sont responsables de la santé, de l'éducation, de la culture, de l'habitation, de l'emploi, de la justice, de l'environnement, de la police, de l'aide sociale et du développement économique. Seuls les chefs de bande sont reconnus par la loi contrairement aux chefs héréditaires issus des familles dirigeantes traditionnelles.

en plein essor depuis que le business du bio promettait d'absoudre la mauvaise conscience écologique des citoyens. Un tel projet se vendait d'autant mieux si l'on ne s'appesantissait pas sur la réalité des modes de production et qu'on employait le bon vocabulaire politique : emploi social et désenclavement des minorités, préservation et valorisation des territoires naturels, label indépendant, normes contraignantes et contrôles drastiques.

Les deux hommes avaient le visage fermé et une impression de gueule de bois, eux qui n'avaient plus eu le cœur à boire à partir du moment où ce ministre leur avait asséné le coup de grâce. Chacun savait les remous qui allaient agiter leurs communautés respectives et rouvrir les plaies entre elles.

Avant de se rendre à l'aéroport pour entamer leur long voyage de retour, ils s'arrêtèrent dans un bar à la modernité douteuse, mélange d'exotisme européen fantasmé et de mise en scène démesurée anglo-saxonne. Ils s'attablèrent dans un recoin, à l'écart de l'alignement de tabourets hauts qui envahissait le centre de l'établissement. Ils commandèrent deux cafés. Lemay regarda sa montre en soupirant :

« Ils vont annoncer ça et, nous, on sera encore dans l'avion. Putain ! Ils ne pouvaient pas attendre ? »

Murdock resta silencieux, ses grands yeux noirs en amande posés sereinement sur la chevelure courte et argentée de Lemay.

« Ils nous ont piégés avec cette invitation. Ça va se savoir... Ça se sait déjà et les gens vont croire qu'on est allés donner notre bénédiction... Pire ! Qu'ils nous ont achetés. En plus, nous, on a moins à gagner que vous dans cette affaire. Ça va encore raviver les tensions entre les Blancs et les Indiens. »

Les yeux de Murdock s'arrêtèrent sur ceux de Lemay ; son visage rond ceint d'une longue chevelure

noire nouée à l'arrière de la nuque trahissait une désapprobation étouffée.

« Oh, merde, Phil ! On ne va pas jouer sur les mots entre nous ; Indiens, natifs, autochtones, Blancs, non-autochtones. Des mots pour dire la même chose à des époques différentes, mais ça ne change rien au fond. La seule chose qu'on va retenir, chez moi, c'est qu'on n'accorde pas autant de perspectives d'emplois et de compensations financières qu'aux autochtones. »

Les cafés arrivèrent devant eux. Murdock attendit que Lemay boive les premières gorgées et s'apaise pour lancer de sa voix chaude et posée :

« Ne crois pas que tout se passera tranquillement chez nous, non plus. Le chantage à l'emploi et aux compensations financières, on nous le sert depuis des décennies et, malgré tout, on continue à s'enfoncer dans un gouffre. Les radicaux sont en passe de devenir majoritaires dans la réserve. Alors, à la moindre étincelle...

– Je sais, Phil... Je sais. Mais tu as toujours su les contenir.

– Plus maintenant. Avant, seuls les anciens ne reconnaissaient pas ma légitimité. On n'avait jamais élu personne chez les Innus. La communauté choisissait un homme pour son expérience et les décisions étaient collégiales. Un temps, ils ont cru qu'élire un chef de bande comme un maire chez toi, un type qui avait fait des études avec les Blancs, était une solution. Mais, ça n'a rien changé que ce soit un ancien ou un type comme moi qui parle avec vous. Et moi, j'ai le cul entre deux chaises. Je suis contesté. Je suis plus illégitime que jamais pour parler aux miens et leur faire entendre raison. Alors quand je te dis qu'à la moindre étincelle...

– Tu n'aurais jamais dû en parler devant le ministre. T'as entendu ce qu'il t'a dit sans prendre de gants ?



– Quoi ? Qu’au moindre problème, le projet se ferait, mais que les compensations ne seraient plus négociables et bien en dessous de la première offre. Mais c’est comme d’habitude. »

De nouveau, le silence se fit entre les deux hommes accablés par les mêmes soucis. Lemay sortit son téléphone et scruta la déclaration dans les fils d’actualités. Il ne faisait aucun doute que le projet ne serait pas annoncé en grande pompe pour ne pas affoler les écologistes et les autochtones, mais il était certain que l’information parviendrait bien avant eux dans leur no man’s land paumé du Nord. Lemay recommença à s’agiter :

« Enfin, c’est pas encore fait. Il reste l’étude d’impact environnementale. C’est incontournable... »

– Son existence est incontournable, répliqua posément Murdock. Mais son résultat est couru d’avance. Le gouvernement désigne les spécialistes “indépendants” et alloue les fonds. Comme d’habitude : juge et partie. Tu le sais très bien. On ne va pas se mentir. Je ne suis pas un de tes électeurs... »

Lemay étendit ses longues jambes sous la table en soufflant avec fatalisme :

« Ouais... Tout sera O.K. avec des équipements modernes vendus par des firmes dont les dirigeants sont des habitués des couloirs ministériels et avec des contrôles stricts faits par les fonctionnaires de ce même gouvernement.

– Et c’est pour ça que plus personne n’y croit chez moi, dans la réserve. Ce projet va être vu comme la fin du peu d’activités traditionnelles qu’il nous reste. On ne va plus pouvoir pêcher bien longtemps dans des lacs saturés des boues des bois de flottage et des zones de stockage des grumes. On ne va plus rien chasser si aucun animal ne peut boire dans ces lacs. Pour nous,

le territoire n'est pas seulement un moyen de subsistance. C'est aussi un lieu sacré.

– Je sais, Phil. Je sais...

– Mais chez toi aussi, le projet ne va pas ravir tout le monde même si ta ville subit la crise de plein fouet. Entre tes riches notables venus de la capitale qui ne vont pas vouloir renoncer à leurs cabanons de chasse et tes administrés qui ne vont pas voir d'un bon œil l'afflux d'autochtones chez eux... La plupart des emplois seront sous-qualifiés, durs et mal payés. On sait très bien qui va les honorer.

– À nous de tenir nos troupes et d'arrondir les angles. Sinon, à la moindre étincelle, comme tu dis, fin des négociations. On perd tout, mais, vous, encore plus que nous. »

Le froid sortit Michèle Shehaan de sa léthargie éthylique. Faute d'avoir été alimenté, le poêle avait cessé de fonctionner. Michèle se redressa sur le canapé qu'elle avait occupé en cette fin de soirée de réveillon sans pour autant se souvenir comment elle avait rallié ce meuble sale et délabré depuis la salle communautaire de la réserve.

Encore vacillante, elle alla faire chauffer du café. Il aurait fallu remettre une bûche dans le poêle, s'habiller, descendre les quelques marches devant sa porte d'entrée, affronter le froid et avancer dans la neige qui étouffait la réserve. Elle préféra le froid de sa maison.

*Naomi...*

Sa fille devait encore dormir ou dessoûler elle aussi... ou avoir passé la nuit chez son petit ami.

*Une graine de salaud... Comme beaucoup d'autres.*

Dans la vitre, Michèle voyait le reflet de son visage d'alcoolique à l'abandon, tel un masque venu se superposer sur celui ambré et délicat de sa jeunesse. Il se détachait sur l'étendue blanche de la réserve d'où émergeaient des poteaux électriques penchés et des maisons en bois, rectangulaires, identiques, distantes les unes des autres sans rien entre elles hormis une zone immaculée que commençaient à lacérer les motoneiges que faisaient rugir des gamins lancés à toute vitesse.

L'amertume du café, le vrombissement des moteurs et les cris débridés des enfants lui rappelèrent ce dont elle avait besoin pour affronter une nouvelle journée dans ce paysage qui ne faisait fantasmer que les anciens ou les touristes qui ne le découvraient qu'en photo.

*Un verre... De l'alcool...*

S'enivrer pour se supporter dans cette maison rénovée à coups de subventions pour mieux cacher toutes les misères intérieures qu'elle recelait.

Elle effaça la vue de la réserve pour s'attacher à son reflet qui lui renvoyait la certitude qu'il était déjà trop tard pour se restreindre, pour ne pas céder à son addiction.

Elle vida la tasse dans l'évier sale. Elle explora les placards. Rien. Elle ouvrit la porte de la chambre de Naomi. Le lit était vide et n'avait pas été occupé. Sans succès, elle fouilla les affaires de sa fille. Plus une goutte.

*Elle et son salopard de mec ont dû se servir.*

Mais elle se remémora sa fille se disputant avec lui juste avant de la supplier de rentrer ou tout au moins de la raccompagner. Et puis...

*Pas sûr. Pas sûr du tout que ça se soit passé comme ça.*

À cette heure-là, Michèle était déjà tellement abruti par l'alcool. De toute façon, Naomi allait finir par réapparaître comme toutes les fois où elle prenait le large.

Elle referma la porte, enfila son anorak et prit les clés de son vieux pick-up.

*Pas le choix, un premier de l'An.*

Seul le magasin d'Axelle serait ouvert.

*Putain, aller jusqu'à Pointe-Cartier !*

Prendre la route avec ce qui était tombé cette nuit-là et ce que laissait augurer le ciel blanc au-dessus d'elle...

*À plus forte raison.*

S'il devait neiger encore autant que la nuit du réveillon, mieux valait faire des stocks en conséquence.

Le vent glacial la gifla et l'aida à sortir de son engourdissement dû à la gueule de bois et au froid de sa maison. Elle entra dans l'habitable : du dénuement des finitions au givre sur les parois en tôle en passant par le claquement métallique de la portière, ce véhicule n'était que ferraille. Le moteur pétarada. Une fumée noire s'éleva et elle s'élança sur la couche de neige. Elle avançait avec prudence au milieu des enfants fous sur les skidoos<sup>1</sup>. Elle dépassa plusieurs maisons.

*« Maman, viens ! »*

*Naomi avait peur. Oui, peur...*

Elle ralentit encore à la vue de la dernière habitation avant de rejoindre la route qui reliait la réserve à Pointe-Cartier.

*« Maman, viens !*

*– Démerde-toi ! T'es assez grande pour coucher avec ce connard, alors t'as pas besoin de ta mère pour rentrer ! »*

Et maintenant, la maison du « connard » se dressait face à elle. Elle s'arrêta sans couper le moteur. Elle sortit péniblement de la voiture pour aller taper à la porte. Elle insista. Longtemps. Il apparut, rageur et flétri malgré son jeune âge ; les prémices d'un destin tout tracé.

*« Quoi ?!*

*– Elle est là, Naomi.*

*– Non !*

*– Elle est où ?*

*– Je m'en bats les...*

---

<sup>1</sup> Motoneige de marque Ski-Doo.

– C'est qui ? » fit une voix fluette.

Michèle entrevit une fille à demi vêtue qui hasarda un coup d'œil dans sa direction.

« C'est rien, dégage ! s'écria Will avant de toiser Michèle. Tu vois bien qu'elle est pas là, ta fille. »

Puis il referma brutalement après lui avoir lancé un regard mêlant méchanceté et mépris. Michèle cracha sur la porte avant de repartir en quête de boisson.

Sur la route bordée par la forêt de part et d'autre, elle repensa à la voix paniquée de Naomi.

« *Maman, viens !* »

Mais, peut-être que tout cela n'était qu'un de ces nombreux délires éthyliques. Parce qu'au fond, Naomi n'avait aucune raison de paniquer dans la salle communautaire. Il n'y avait que des visages connus, des gens de la communauté.

*Même si...*

Enfin... Pas plus de raisons de paniquer que d'habitude.

Moins de deux kilomètres après la sortie de la réserve innue de Meshkanau, la forêt laissait place à la petite ville de Pointe-Cartier. En pénétrant dans la rue principale, Michèle pensa que derrière ses larges rues tracées à la règle et à l'équerre, ses vastes parkings, ses enseignes tapageuses, la ville commençait à faire écho à l'impression de vide et d'abandon de la réserve ; de nombreux magasins avaient fermé, n'offrant plus que des vitrines s'ouvrant sur des salles vides et obscures. Les rares voitures sur les parkings démesurés ne faisaient que souligner leur inutilité et les enseignes trop voyantes prenaient l'allure de racoleuses en fin de nuit.

L'âge d'or des scieries familiales était révolu et laissait ces habitants du dernier jalon avant la toundra dans un isolement géographique, économique et social toujours plus profond. Les aides et subventions de la capitale étaient des mesures cosmétiques qui n'empêchaient nullement la lèpre de la pauvreté de se répandre. Les Innus avaient été les premiers à en faire les frais. Les Blancs leur emboîtaient le pas dans la douleur.

Pointe-Cartier, passage obligé pour les Innus de la réserve vers le réseau routier menant au reste du pays. Pointe-Cartier, ville aux bâtiments massifs en ciment et en bois, sans charme et sans âme, où le touriste ne vient jamais et où l'entrepreneur ne se rend plus.

Elle dépassa l'immense parking du supermarché Walmart et du McDonald's, tous deux, points de ralliement d'une jeunesse sans perspectives et sans passions. Elle poursuivit sur cette longue rue qui menait au centre-ville, où les petits commerces vivotaient dont celui d'Axelle Saint-Pierre réputée pour son bon cœur, ses heures d'ouverture extensibles ainsi que ses cheveux teints en noir corbeau, ses tatouages et son maquillage de pin-up d'un autre temps.

Son établissement faisait partie des quelques rues « anciennes » où étaient éparpillés des bâtiments oscillant entre la demeure d'habitation et le local commercial. Le sien se distinguait par sa large façade de bardeaux blancs, percée d'étroites fenêtres à l'étage et par des baies vitrées au rez-de-chaussée derrière lesquelles brillaient des néons rouges qui annonçaient les services proposés : épicerie, chambres à louer, *diner*.

Michèle se gara dans la rue peu animée, où quelques personnes forçaient l'allure pour rentrer chez elles, tandis que d'autres restaient prostrées dans le froid sous l'effet de l'alcool ou de la drogue ; beaucoup de ces derniers faisaient partie de sa communauté. Dans l'indifférence générale, Michèle poussa la porte et fut saisie par la chaleur étouffante du lieu. Elle réprima un juron en découvrant qu'Axelle n'était pas seule.

« Bonjour, Michèle ! » lança la commerçante.

Une femme petite et ronde, dont la longue tresse noire pendait sur sa chemise rouge à gros carreaux, se retourna et lui adressa ce sourire bienveillant qu'elle ne supportait plus.

Marie Fontaine, figure de la communauté innue, animatrice de la radio de la réserve, à la manœuvre dans tous les projets impliquant les jeunes, les femmes, les aînés, œuvrant sans relâche pour le retour à la tradition. Amie d'enfance, de jeunesse et de dérive. Ancienne femme en perdition comme Michèle, mais



qui avait su s'en sortir et passait désormais sa vie à aider les autres à suivre le même chemin qu'elle.

La compréhension dans le regard de Marie, son absence de jugement, sa main tendue renvoyaient paradoxalement Michèle à ses propres échecs et amplifiaient le dégoût qu'elle avait d'elle-même, comme si Marie Fontaine était une injonction à changer, à se sauver, à réussir. Michèle allait devoir acheter une grande quantité d'alcool face à son visage impassible et à son atroce silence.

« Bonjour... Tu peux me mettre comme d'habitude ? » lança Michèle sans regarder Marie.

Axelle ne posa pas de question et alla fourrer cinq bouteilles de mauvais bourbon dans un sac en papier. Pour cela aussi, Axelle était aimée : son absence de questions, sa discrétion quant aux travers de ses clients et sa délicatesse à les dissimuler dans des emballages neutres.

Marie ne fit aucune remarque sur ces achats, mais ne put s'empêcher de revenir à la charge sur le sujet qui la préoccupait depuis des mois :

« Naomi va bien ? Elle est partie tôt hier soir.

– Hum...

– Tu as eu le temps de lui parler de l'école ? »

Comme si elle ne savait pas que Michèle n'avait plus que ça pour elle : du temps.

« Hum...

– Et alors ?

– Je sais pas.

– Écoute, Michèle. Il faut que Naomi revienne à l'école. C'est une gamine qui pourrait réussir. On trouvera des solutions pour la poursuite de ses études, mais il faut qu'elle soit assidue, sinon...

– Je sais.

– Tu dois lui en reparler.

– Elle a 16 ans. Qu'est-ce que tu veux que je fasse si elle veut pas y aller ?

– Ne pas lui laisser le choix. »

Sans se mêler à la discussion, Axelle posa le sac sur le comptoir et encaissa la marchandise. Michèle se détourna et afficha un regard inquiet qui n'échappa pas aux deux femmes apercevant, de l'autre côté de la rue, la carcasse massive de Peter Shehaan, le frère de Michèle.

« Il est passé chez toi ? souffla-t-elle.

– Oui, il a pris des provisions. Il a l'air de partir à la chasse... »

Michèle s'était empressée de rentrer chez elle, de déchirer le sac en papier et de boire une gorgée de whisky pour calmer son mal-être, pour se donner le courage de remettre une bûche dans le poêle, qui commençait à réchauffer la pièce. La morsure de l'alcool tant attendue et si apaisante ne parvint pas à lui faire oublier la voix paniquée de sa fille, le soir du réveillon, ainsi que son malaise en apercevant Peter dans la rue principale de Pointe-Cartier.

Elle se versa un autre verre. Elle se perdit dans la contemplation des enfants toujours aussi excités sur leurs motoneiges. Elle reprit ses clés de voiture et se dirigea vers la piste qui pénétrait dans la forêt et aboutissait au lac, là où son frère habitait seul désormais.

Sous un ciel de branches alourdies par la neige, Michèle suivit les traces faites par la voiture de Peter. Comme sur des rails chaotiques, elle se laissa glisser vers l'austère cabanon de bois devant lequel trônait un tipi de toile blanche dans lequel son frère se retirait quand il voulait renouer avec les traditions du passé pour chasser les démons du présent.

Lorsqu'elle atteignit ce lieu sombre et encerclé de mélèzes, Peter Shehaan finissait de charger son équipement sur le plateau arrière de son pick-up. Cette fois, elle en était certaine, son frère partait en chasse.

Malgré son isolement et l'absence de visiteur dans sa retraite, Peter ne cilla pas, ne se détourna pas au son du moteur qui toussait sur cette piste malaisée ne pouvant mener que chez lui. Imperturbable, il poursuivit ses préparatifs avec sérénité.

Michèle se gara un peu à l'écart de la piste dans le peu d'espace qui entourait la cabane. Elle sortit et se posta près de son frère sans prononcer une parole. Ils restèrent longtemps sous la voûte sombre des arbres, lui, à charger et à arrimer, elle, à l'observer.

« Tu sais où est Naomi ? »

Il ne répondit pas. Il ne la regarda pas.

« Tu l'as vue depuis hier ? »

Seul le bruit des bottes de Peter s'enfonçant dans la neige brisait le silence entre eux.

« Tu l'as pas raccompagnée à la maison... ou ailleurs ? »

Il s'arrêta pour planter ses yeux noirs et usés par une vie de violence dans ceux de sa sœur.

« Non, et tu sais bien pourquoi.

– Je sais. T'es pas responsable de ce qui s'est passé.

– Si ! tonna Peter. Mais je ne suis pas responsable de tout. »

Un nouveau bruit de moteur s'immisça entre les branches enneigées. Michèle ferma la bouche sur des paroles qui ne se feraient jamais entendre. Une fois de plus. Comme toujours. Parce que, depuis des décennies, cette discussion, ils redoutaient de l'avoir.

Un pick-up énorme et flambant neuf déboucha à vive allure et pila devant eux. Un soixantenaire soigneusement habillé s'extirpa du véhicule avec une vélocité et une agilité qui en disait long sur la force et l'assurance de cet homme.

« Bonjour, Michèle. Bravo pour le repas ; on s'est régales. Ça va ? Ta fille aussi ? »

Formules de pure politesse qui n'attendaient pas réellement de réponses. Un simple hochement de tête de la part de Michèle lui suffit. Il avait déjà enchaîné.

« Peter, il faut qu'on parle et vite ! »

Elle préféra s'éclipser ; Thomas Lebel l'avait déjà oubliée. Quant à son frère, il était reparti dans son monde hermétique et mutique malgré l'excitation de son nouveau visiteur.

« Peter, on a un problème et si on ne le règle pas rapidement, on ne va plus pouvoir faire machine arrière. »

Thomas Lebel était l'un des rares Blancs à s'aventurer sur le territoire de la réserve. Bien que non-résident de la région, il détenait une coquette cabane de chasse en lisière du lac, entre Meshkanau et Pointe-Cartier, dans laquelle il passait ses vacances du temps de son activité professionnelle et la majeure partie de l'année depuis son retrait des affaires. La famille Shehaan le connaissait bien ; Peter l'avait initié à la chasse et lui servait souvent de guide lorsque Thomas organisait des sorties, seul ou avec ses amis. Quant à Michèle, elle arrondissait ses maigres fins de mois en faisant quelques heures de ménage à la cabane et en préparant des repas lorsque Lebel recevait.

« Tu as vu passer la nouvelle ? Le gouvernement a confirmé la réalisation du projet de scierie et d'auto-route. »

Peter ne répondit pas et regarda partir sa sœur avec inquiétude.

« Tu sais ce que ça veut dire ? Destruction de nos territoires de chasse et expropriation de nos cabanons. Alors c'est simple : on a déjà commencé à se regrouper, mais on veut connaître la position de chacun sur le projet. »

L'attention de Peter se reporta sur l'arrimage de son équipement. Le visage fermé, il tira fortement sur une sangle.

« Est-ce qu'on peut compter sur toi, Peter ? On est dans le même camp. »

L'Innu leva son visage brun, buriné et austère vers celui, vif et autoritaire de Lebel.

« On n'est pas dans le même camp. On ne tue pas pour les mêmes raisons. Mon père m'a appris les pistes et à honorer l'animal tué qui a accepté de se donner au chasseur. Toi, tu tues pour ramener des trophées. »

Le son du portable de Lebel interrompit le silence hostile entre les deux hommes qui s'observaient avec la même détermination et méfiance quant à la violence sous-jacente de l'autre. Face à l'insistance de la sonnerie, Lebel regarda l'écran.

« Excuse-moi, c'est mon fils. Mais il va falloir en reparler très vite. »

Il grimpa dans son véhicule tandis que Peter Shehaan tirait une nouvelle sangle, à s'en faire blanchir les doigts.

Au cœur de la capitale enneigée, sur une sorte de U, avaient été jetés des rectangles en briques rouges, de dimensions et d'agencements variables, ceinturés de larges fenêtres gris argenté. C'était dans ce bâtiment improbable qu'étaient formés des bataillons d'universitaires dont Nathan Lebel faisait partie, cette année-là.

Fils de Thomas Lebel pour lequel le jeune homme éprouvait une profonde affection accentuée par le décès de sa mère, Nathan ne voulait plus de la vie léguée par ses ancêtres. Il comptait poursuivre ses études de droit pour faire valoir les idéaux de sa génération. Mélange louable d'ouverture, de remise en question de son héritage culturel et de sauvegarde du patrimoine naturel de son pays. Toute sa vie, son père s'était battu pour lui offrir un avenir heureux et confortable. Lui, répondait qu'il consacrerait la sienne à donner un futur plus juste et digne à tous.

Pour des raisons fort différentes, le combat du père et celui du fils se rejoignirent dans leur lutte contre l'ouverture de la scierie de Meshkanau/Pointe-Cartier. Pour l'un, ce projet représentait la destruction d'un cadre de vie acheté à prix d'or grâce à de nombreuses années de labeur et de compromission. Pour l'autre, il constituait une attaque ignoble et mortifère contre une nature et un peuple autochtone déjà tant éprouvés.

Suite à l'annonce discrète du gouvernement, le père et le fils s'étaient respectivement indignés de cette atteinte à son bien, pour Thomas, et à ses idéaux, pour Nathan. Sans réellement s'écouter, ils avaient alimenté leurs colères pour aboutir à la même conclusion : il fallait agir !

Tandis que son père identifiait les mécontents et formait ses troupes sur place, Nathan ralliait les indignés et comptait faire le « buzz » au cœur de la capitale. Au bas du bâtiment universitaire, avec quelques camarades, ils avaient planté une banderole et ils distribuaient des tracts imprimés à la hâte tandis que Nathan exposait leurs arguments ; regard et sourire enjôleurs pour les étudiantes, visage et voix déterminés de son père pour ses homologues masculins. Un petit attroupement se formait autour de lui.

« Vous savez ce que deviennent les lacs après une exploitation excessive du bois ? Savez-vous à qui profitent réellement les bénéfices financiers de ces productions qui saccagent notre patrimoine naturel commun ? »

Avec sa force tranquille, il s'insurgeait et faisait hocher la tête des étudiants qui, comme leurs parents, leurs grands-parents, leurs arrière-grands-parents avant eux, étaient convaincus que l'Homme pouvait changer, s'amender et construire un monde meilleur avant qu'il ne soit trop tard ; toujours les mêmes espoirs avant le lent désenchantement d'une vie.

Puis il leva un peu la tête et fendit doucement la petite foule laissée aux mains moins expertes d'un de ses camarades. Il l'avait souvent aperçue derrière le guichet de la bibliothèque universitaire au sein de laquelle elle travaillait. Petite brune à la peau cuivrée et aux cheveux d'encre, cette jeune autochtone tenait les autres à distance de ses yeux insondables, balayés par des paupières bridées. Discrète à en devenir presque



mutique, Alice Tremblay était crainte par les étudiants avec lesquels, pourtant, elle avait très peu d'écart d'âge.

Mais un soir, elle était passée devant un bar où Nathan « décompressait » avec ses camarades. Un peu ivre, il avait eu le courage de jaillir dans la rue pour l'aborder. Il avait insisté pour la raccompagner. Sans savoir comment les événements s'étaient enchaînés, ils avaient fini par faire l'amour. Pourtant, dès le lendemain, elle lui avait opposé son habituelle froideur. Pour Nathan, Alice, cette Indienne à la beauté glaciale, représentait à la fois un rêve trop vite échappé et un symbole. L'arrivée de la collègue de la jeune femme décida Nathan à l'accoster.

« Bonjour, mesdames, les gardiennes du savoir ! » lança-t-il.

Sa remarque fit rire la plus âgée et se rembrunir la plus jeune.

« Monsieur Lebel... Que nous vaut cet abord faussement flatteur et matinal ?

– Une cause bien plus sérieuse que moi, malheureusement. »

Il avait repris son air grave en leur tendant un tract que saisit la première et qui laissa la seconde dans un immobilisme forcené. Pendant que la quadragénaire prenait connaissance du texte, Nathan baissa le bras et se sentit mal à l'aise face au regard glacial d'Alice, comme s'il était condamné avant d'avoir été jugé.

« Ah, oui ! J'ai vaguement entendu parler de ce projet.

– “Vaguement”, pour l'instant, car, ici comme là-bas, les gens se mobilisent et ne vont pas laisser passer ça. C'est la provocation de trop. Ça va faire du bruit dans pas longtemps, croyez-moi et il va falloir choisir son c...

– Mais dis donc ? » le coupa la femme en se tournant vers Alice. « Meshkanau... T'es pas de là-bas ? »

Les yeux incrédules de Nathan se heurtèrent à ceux de la jeune femme. Elle ne l'avait pas lâché du regard depuis qu'il lui avait tendu ce bout de papier qu'elle avait refusé de saisir. Dans le froid polaire, Alice ne cilla pas et se dirigea sans un mot vers l'entrée de l'université.

Lorsqu'elle traversait les couloirs de l'université, Alice flottait dans cette ambiance douillette où les espaces étaient aménagés pour rendre facile la vie des étudiants ; équipements high-tech, petits salons de détente ou de travail, baies ouvrant sur la ville, salles de restauration, le tout baigné par une lumière douce. Un cocon de savoir, de confort et d'aisance où s'épanouissait une jeunesse rieuse à laquelle elle n'était jamais parvenue à s'intégrer pendant ses propres études.

Aujourd'hui, derrière le guichet de la bibliothèque universitaire, Alice continuait à vivre à côté de cette jeunesse dorée comme si une vitre transparente et infranchissable les séparait. Infranchissable tout comme l'était la limite de la réserve de Meshkanau, qui revenait dans sa vie au moment où elle croyait l'avoir définitivement chassée.

« *T'es pas de là-bas ?* »

*De là-bas...*

Oui, Alice était bien née dans cette réserve de désœuvrement et de misère. Elle y avait vu le jour bien avant que l'affaire de Davis Inlet<sup>1</sup> ne scandalise l'opinion et

---

1 En 1992, pendant que leurs parents étaient partis boire, six jeunes enfants laissés sans surveillance périrent dans l'incendie de leur taudis. En 1993, un policier filma des enfants hystériques se droguant à l'essence. Le reportage qui s'ensuivit fit découvrir aux Canadiens les conditions de vie misérables de la réserve de Davis Inlet.

pousse le gouvernement à engager une grande politique de réhabilitation des réserves indiennes. À cette époque, elle avait poussé son premier cri au sein de cette vie indigente. Un petit tiers-monde niché dans un pays riche que ses concitoyens avaient découvert avec effroi sur leurs écrans de télévision : logement insalubre et surpeuplé, absence d'eau courante et d'électricité, enfants sales et shootés à l'essence errant en tee-shirt dans le froid polaire.

Des rues du Meshkanau de cette époque, Alice ne conservait aucun souvenir, comme si sa vie dans la réserve se résumait à cette journée où une femme blanche et souriante, mais au formalisme rigide était venue la chercher dans la maison de sa grand-mère ; trois femmes et six enfants dans deux pièces dont l'une où dormaient les neuf résidents dans des sacs de couchage à même le sol en béton, glacial en hiver quand le poêle à bois s'avérait insuffisant à réchauffer ce taudis ouvert aux quatre vents. Une maison aux murs décorés par la moisissure, les éclaboussures douteuses et les crayonnages rageurs des enfants.

Alice se souvenait de ses doigts collants de saleté et du sucre des céréales à bas prix qui faisaient très souvent office de repas. Pourquoi ce détail ? Peut-être pour éviter d'entendre les cris de sa tante tentant de faire réagir la mère d'Alice en pleine crise de descente après sa dernière dose au moment où l'assistante sociale était venue prendre la petite fille pour la placer dans une famille d'accueil :

« Alice, tu dois venir avec moi. »

La fillette n'avait pas pleuré, n'avait rien dit. Passive, de sa petite main collante et grisâtre, elle avait accroché celle de la femme blanche. Elle l'avait suivie dans la nuit froide, illuminée par les gyrophares du véhicule de police de la réserve. Elle se souvenait de

sa nausée dans la chaleur étouffante de la voiture accentuée par les odeurs de plastique neuf et le roulis.

Puis une autre maison, une autre table et un repas chaud au sein d'une famille blanche. Tout ce qu'elle n'avait pas connu, tout ce qui la faisait rêver avant cette nuit-là, mais qu'elle n'aimerait plus, désormais, car cette famille et cette ville n'étaient pas les siennes, car cette face du monde ne serait jamais la sienne.

Alice revint à la réalité en entendant le rire d'un jeune homme qui se ressaisit lorsqu'il se heurta à son regard austère. Il lui opposa une moue vaguement méprisante semblable à celle qu'avaient affichée nombre de ses camarades sur les bancs de l'université.

Les yeux d'Alice se portèrent sur l'étroite cour intérieure que surplombait cette aile de la bibliothèque. Elle se revit seule comme elle l'était chaque jour à cette époque. Trop brune de peau et pas assez éduquée, dans son école perdue du Nord, pour rallier les Blancs. Trop ignorante de la langue, de la culture et des codes de ses origines pour se rassembler avec les autochtones.

Seule sur des chaises ou des bancs, elle avait passé ses études en espérant s'en sortir sans faire de bruit pour qu'enfin on ne la voie plus, qu'on l'oublie. Ne plus lire sa différence dans les yeux des autres. Ne plus être jugée. Ne plus se sentir paria en ce monde.

**Fin de l'extrait**



**Taurnada Éditions**

**[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)**